

Une ancienne provinciale revisitée sa province

Ana Inés Alba Moreyra

Universidad Nacional de Córdoba

Chacun de nous (les romanciers) creuse à l'endroit où il est né, où il a vécu¹, affirme François Mauriac dans son essai *Le romancier et ses personnages*. Phrase significative, certes, qui pourrait bien s'appliquer à de nombreux écrivains français contemporains, parmi lesquels Annie Ernaux occupe une place de premier rang. Née à Lillebonne, en Seine Maritime (Normandie), en 1940, Annie Ernaux quitte définitivement la province pour s'installer dans une ville nouvelle de la région parisienne où elle travaille comme professeur de lettres. Cependant, son éloignement de la province n'est que physique car elle est une présence constante voire vivante dans toute son oeuvre. *Les Armoires vides* (1974), *La femme gelée* (1981), *La place* (1984), *Une femme* (1988), *La Honte* (1996), *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), autant d'ouvrages qui renvoient à la province. Cet écrivain refuse donc l'oubli de ses origines et remonte le cours du temps à la recherche de son identité. Dans ce retour vers le passé, la remémoration et l'évocation de souvenirs personnels jouent un rôle fondamental.

Dans cette étude, nous nous proposons de déterminer l'influence

1. Mauriac, François, *Le Romancier et ses personnages* in *Oeuvres théâtrales et romanesques complètes*. Paris: Gallimard- NRF, vol. II, p. 854.

qu'exercent la province –petites et grandes villes- et les capitales sur cet écrivain dans trois ouvrages: *La Place*, *Une Femme*, *La Honte*.

Dans *La Place*, Annie Ernaux retrace la vie et la mort de son père et dévoile aussi la distance survenue, entre elle, étudiante, et un père modeste dénué d'ambition, qui partage son temps entre le café dont il est patron, son jardin et ses activités ménagères.

Dans *Une Femme*, elle s'efforce de retrouver les différents visages de sa mère morte au terme d'une maladie qui avait détruit sa mémoire et son intégrité physique et intellectuelle.

La Honte révèle comment, à douze ans, un événement familial –le 15 juin 1952, son père tente de tuer sa mère à l'aide d'une serpe- provoque ce sentiment qui s'est saisi d'elle pour ne plus la lâcher.

Mais ces trois ouvrages ont un point commun: à travers ces vies- celle de sa mère et de son père qui sont aussi la sienne- elle raconte le quotidien des milieux populaires provinciaux dans les années cinquante.

La province

La peinture de la province qui se dégage de l'oeuvre d'Annie Ernaux s'encadre surtout dans la région de la Normandie à une époque déterminée, celle de son enfance et son adolescence. En effet, presque toutes les notations géographiques renvoient aux pays de Caux, sur la rive droite de la Seine.

A l'intérieur même de la province, une division binaire est envisageable: d'abord, **les petites villes**, représentées principalement par Yvetot et ensuite, **les grandes villes** dont Rouen est la principale

Les petites villes

C'est Yvetot qui a le plus marqué la vie de cet écrivain. Tout le décor de son enfance s'organise autour de cette ville de sept mille habitants qui est située entre Le Havre et Rouen:

En 52, je ne peux pas me penser en dehors d'Y. De ses rues, ses magasins, ses habitants pour qui je suis Annie D. ou "la petite D". Il n'y a pas pour moi d'autre monde. Tous les propos contiennent Y., c'est par rapport à ses écoles, son église, ses marchands de nouveautés, ses fêtes, qu'on se situe et qu'on désire. (L.H, p. 42)

En sociologue qu'elle est, elle s'occupe de peindre la société d'Yvetot avec ses habitants, ses moeurs, ses clivages sociaux.

Dans cette ville normande tout est réglé en catégories: ce qui est bien, ce qui est mal, ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire. Cette mentalité étriquée et stricte entraîne la dégradation des relations sociales. La vie publique et même privée tourne autour du qu'en dira-t-on et des rumeurs qui se répandent à propos de la conduite des gens:

(...) dans une petite ville (...) l'essentiel de la vie sociale consistait à apprendre le plus possible sur les gens (...) (UF, p. 24)

Tout le monde surveillait tout le monde. Il fallait absolument connaître la vie des autres- pour la raconter- et murer la sienne - pour qu'elle ne le soit pas. Difficile stratégie entre "tirer le nez du vers" de quelqu'un mais en retour ne pas se laisser tirer (...). La distraction favorite des gens était de se voir les uns aux autres (L.H, p. 62)

Deux classes sociales principales et bien différenciées divisent cette ville en deux parties: d'un côté, les pauvres, c'est-à-dire, le monde ouvrier, dont les parents d'Annie Ernaux font partie, et les riches ou la petite bourgeoisie, de l'autre. Cette répartition tranchante se voit reflétée aussi dans les quartiers:

La valeur des quartiers diminue au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre (LH, p. 45)

Les différences entre ces deux mondes opposés se font sentir non seulement dans le pouvoir d'achat mais aussi dans les goûts, le vocabulaire utilisé, les comportements et les valeurs. Le langage correct, les raffinements de la politesse, les vêtements délicats et chers, l'apparence d'une foi ardente et le monde intellectuel, autant de caractéristiques réservées au monde bourgeois. Au contraire, le milieu ouvrier ne voit aucun intérêt à respecter "les bonnes manières", ni à utiliser un vocabulaire convenable. Le bonheur ne dépend pas de l'argent mais de la sagesse. *Sois heureuse avec ce que tu as* conseille la mère d'Annie Ernaux à sa fille. Le travail et la famille, voilà, sans doute, les deux valeurs essentielles de la moralité ouvrière.

Le rituel qui entoure la mort du père constitue un clair exemple de l'opposition de ces deux milieux socio-culturels. Alors que pour les conventions bourgeoises "Larmes, silence, dignité" sont exigés, le code populaire préfère exprimer son émotion, commenter le chagrin et la tristesse que provoque le décès du patron:

Ils (les clients) faisaient part de leur émotion quand ils avaient appris la nouvelle, "J'ai été retourné", "je ne sais pas ce que né éta it m'a fait". Ils voulaient manifester ainsi à ma mère qu'elle était pas seule dans sa douleur, une forme de politesse. (LP, p. 17, 18)

Les parents d'Annie Ernaux représentent le modèle du ménage ouvrier de l'époque avec ses comportements typiques. Contrairement au schéma imposé par la bourgeoisie- la femme est soumise au chef de famille-, le père s'efface laissant la femme prendre les décisions majeures et devenant ainsi la patronne. *Des deux, elle était la figure dominante, la loi, affirme Annie Ernaux.*

Même si les deux parents appartiennent au monde populaire, leur mode de vie et leurs aspirations sont bien différents. Le père incarne l'homme ouvrier de l'époque: travailleur dépourvu d'ambition refusant d'évoluer intellectuellement:

Mon père lisait seulement le journal de la région. Il refusait

d'aller dans les endroits où il ne se sentait pas à "sa place" et de beaucoup de choses, il disait qu'elles n'étaient pour lui. (...) Il lui était indifférent de bien parler et il continuait d'utiliser des tournures du patois (UF, page 55)

En revanche, sa mère, tout en restant ouvrière, manifeste une constante volonté de réussite sociale. Ambitieuse, elle tente d'améliorer sa situation et surtout celle de sa fille dans tous les domaines: économique, intellectuel, linguistique, et culturel:

Son désir le plus profond était de me donner tout ce qu'elle n'avait pas eu. (...) Ma mère, elle, tâchait d'éviter les fautes de français, elle ne disait pas "mon mari", mais "mon époux".(...) Elle désirait apprendre (tant de craindre d'y manquer, d'incertitude continuelle), ce qui se fait, les nouveautés, les noms des grands écrivains, les films sortant sur les écrans (...) (UF, 51,55,56,57)

Adolescente, Annie Ernaux se voit, elle aussi, confrontée à ces deux classes sociales. Ayant été élevée dans le milieu populaire, elle a appris dès sa naissance ses moeurs, ses habitudes, son langage et ses idées et elle en est imprégnée. Son père en fournit un exemple fidèle. Mais elle subit aussi l'expérience bourgeoise. Faisant un grand effort et voulant se distinguer du milieu ouvrier environnant, sa mère décide de l'envoyer à l'école privée de la ville: un pensionnat religieux auquel assistent généralement les filles des parents aisés. Ce contact avec l'école lui fait découvrir un autre monde tout à fait différent: celui de la petite bourgeoisie.

Tout ce que l'école prône, c'est le contraire de ce qu'on lui apprend chez elle:

J'émigre doucement vers le monde petit-bourgeois, admise dans ces surbours dont la seule condition d'accès, mais si

difficile, consiste à ne pas être cucul. (...) Même les idées de mon milieu me paraissent ridicules (...) L'univers pour moi s'est retourné (LP, p. 79) (C'est nous qui soulignons)

Dès lors, un revirement d'attitude se produit dans le comportement de l'adolescente: renfermée sur elle-même, elle fait ses activités quotidiennes et ne parle avec ses parents que le strict nécessaire:

Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de l'ironie (LP, p. 79)

Plongée dans un grand complexe d'infériorité, elle commence à avoir honte de ses parents dont la façon brusque de parler, de se comporter, et même de s'habiller ne les rend pas, à ses yeux ni à ceux du monde bourgeois, présentables. Les scènes de violence - par exemple, la tentative de son père de tuer sa mère-, les vêtements maculés de tâches de sa mère lorsque sa maîtresse la raccompagne chez elle et le fait de pas dîner à la carte dans un restaurant de Tours, autant de situations qui font renaître en elle ce sentiment d'infériorité.

Aujourd'hui, après plusieurs années de la mort de ses parents, Annie Ernaux porte dans ces trois ouvrages un regard plus lucide et plus exact sur ce milieu provincial dans lequel elle a vécu. Eprouvant un fort sentiment de culpabilité, elle se fait une dure autocritique: elle met en accusation la classe bourgeoise avec tous ses défauts et revendique le peuple comme porteur de valeurs positives. Mais elle est loin de le réhabiliter complètement: elle lui critique son mauvais goût et cette tendance à *la sacralisation obligée des choses*. Annie Ernaux invite le peuple à améliorer sa condition et à ne pas se scléroser.

Les grandes villes

Rouen est sans doute la grande ville qui a exercé le plus d'influence sur cette

adolescente. D'abord parce qu'elle voyage souvent à cause de la proximité avec sa petite ville natale, et en plus parce que c'est là qu'elle continue sa formation en faisant sa licence de lettres. Cette ville représente pour elle et aussi pour la plupart des habitants d'Yvetot la modernité et le progrès dans tous les domaines:

A Rouen, il y a tout, c'est à dire des grands magasins, des spécialistes de toutes les maladies, plusieurs cinémas (...) A Rouen, on se sent vaguement "en retard", sur la modernité, l'intelligence, l'aisance des gestes et des paroles. Rouen est pour moi l'une des figures de l'avenir, comme le sont les romans-feuilletons et les journaux de monde (LH, page 42)

Ayant du mal à s'habituer à ce mode de vie moderne et à la réalité des grandes villes, les provinciaux manifestent généralement une certaine appréhension pour celles-ci. Le père d'Annie Ernaux, par exemple, a la possibilité d'améliorer sa situation mais il refuse de quitter sa petite ville.

A Rouen ou au Havre, on trouvait des emplois mieux payés, il aurait fallu quitter la famille, la mère crucifiée, affronter les malins de la ville. Il manquait de culot: huit ans de bêtes et de plaines (LP, 35)

D'autres grandes villes sont attachées à ses souvenirs d'enfance: celles qu'elle a connues lors de ses voyages touristiques. Elle s'y trouve confrontée aux luxes de la vie moderne: se laver dans un lavabo avec de l'eau chaude et froide et manger des produits qu'on ne connaissait pas encore dans sa petite ville, comme par exemple le yaourt. Une fois de plus, elle constate *son appartenance irréfutable au monde du dessous*.

Les Capitales

Deux sont les capitales auxquelles Annie Ernaux fait allusion dans ces trois

livres. D'abord Londres, ville dans laquelle elle fait un long séjour qui lui a permis d'avoir plus d'indépendance: *Je commençais à vivre pour moi seule*, affirme-t-elle. Ensuite Paris, qui est présenté comme la grande ville moderne par excellence auquel un provincial a difficilement accès. Pour un habitant d'Yvetot, Paris est une ville monstre pleine d'entraves:

Il semble impossible d'aller à Paris autrement qu'en voyage organisé, à moins d'y avoir une famille susceptible de vous guider. Prendre le métro apparaît comme une expérience compliquée, plus terrifiante que monter le train fantôme à la foire et nécessitant un apprentissage long et difficile. (LH, 40)

Faute d'adaptation, la mère d'Annie Ernaux, par exemple, n'a pu vivre en région parisienne que six mois avec sa fille et sa famille.

Conclusion

Nous arrivons au terme de notre travail et le moment est venu de tirer quelques conclusions.

D'abord, la province et en particulier la ville d'Yvetot est une présence vivante dans les trois oeuvres d'Annie Ernaux. L'atmosphère provinciale qu'elle y récréé, qui est celle de son adolescence, met en scène une société fermée divisée en deux: d'une part, la classe ouvrière et de l'autre, le monde bourgeois. Annie Ernaux est tiraillée entre ces deux modèles antithétiques et ces livres sont bien le reflet de ce déchirement auquel elle est confrontée. Cependant, en faisant la caricature de la classe bourgeoise, et en analysant avec exactitude le monde ouvrier avec ses aspects positifs et négatifs, elle s'efforce de dépasser les contradictions et de chercher une synthèse qui concilierait les deux pensées.

Ensuite, ces trois livres ont, à notre avis, une visée expiatoire, comme bien le souligne l'épigraphe de Jean Genet dans son livre *La Place: Je hasardo*

une explication: écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi. Se sentant coupable d'avoir renié de ses origines et pesant sur elle un grand cas de conscience, elle fait son mea culpa. Dans un entretien avec Gro Lokoy, le 17 avril 1992, elle affirme: Ma plus grande honte, c'est d'avoir eu honte de mes parents. Ce qui me fait honte, c'est cette honte-là dont je suis vraiment responsable, c'est la société inégalitaire qui impose cette honte.²

Enfin, les grandes villes qui appartiennent au milieu provincial jouent un rôle décisif dans la vie de cet écrivain. Rouen, par exemple, lui a permis de compléter sa formation et d'élargir en même temps sa vision du monde. En revanche, les capitales, Londres et Paris, n'ont guère de place dans les oeuvres analysées. Deux faits racontés sans détail: un séjour à Londres et un déménagement à Paris.

Vivant dans la région parisienne depuis plusieurs années, Annie Ernaux, ancienne provinciale, se tourne vers son passé pour nous montrer à quel point la toute puissance de la province a marqué sa vie et son oeuvre.

2. Cité dans Savéan, Marie-France, *La Place et Une Femme*. Paris: Gallimard, 1994.

Bibliographie

Sources

Ernaux, Annie. *La Place*. Paris: Gallimard, 1983.

Ernaux; Annie. *Une femme*. Paris: Gallimard, 1989

Ernaux, Annie. *La Honte*. Paris: Gallimard, 1996

Bibliographie speciale

Dictionnaire des oeuvres littéraires de Langue Française.
Paris: Bordas, 1994.

Mcilvanney, Siobhán. "Annie Ernaux: un écrivain dans la tradition du réalisme" in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mars-avril 1998- 98 année n. 2. Paris, PUF

Savéan, Marie France. *La Place et Une Femme*. Paris: Gallimard, 1994.